

il ; je l'envverrai au collège avec mon fils, et, après avoir passé par les écoles, il vous reviendra avec les épaulettes d'officier de la marine royale.

Le père de Donatien avait longtemps caressé ce rêve, mais sans espérance de le voir jamais se réaliser ; cette espérance lui étant offerte, il accepta.

Deux jours après, il était convenu que Donatien partagerait les études de Paul Baradee, le fils de l'armateur, et qu'il l'accompagnerait dans un collège de Paris.

Cette nouvelle, tombée comme un coup de foudre entre les deux enfants, leur apprit qu'ils étaient déjà mûrs pour la douleur. Donatien ne voyait qu'une chose dans cet événement : c'est qu'il fallait se séparer de son amie, et malgré la brillante promesse des épaulettes d'or que son père agitant devant son imagination, il refusait de partir avec une opiniâtreté toute bretonne.

Il n'y avait déjà plus place dans son cœur pour l'ambition.—Pourtant, il fallut bien obéir.

La dernière entrevue qu'il eut avec son amie fut triste. Celle-ci s'était jetée en pleurant sur son sein, le front déjà coloré de cette rougeur pudique—aurora de l'amour qui va naître. Ils se prirent tous deux par la main et parcoururent silencieusement cette lande, où ils étaient nés l'un près de l'autre, et où ils avaient espéré rester toujours. Ils allèrent visiter un à un tous les endroits chers témoins de leurs douces joies. Yvonne se souvenait qu'il lui faudrait désormais revenir seule en ces lieux, et pour n'y plus retrouver que des souvenirs de l'absent. Donatien, plus triste encore, s'emplissait la mémoire des moindres détails de ce paradis où s'était écoulée son enfance. L'enfant voyait déjà le bonheur derrière lui, et lui disait tout bas : "Adieu."—n'osant déjà plus dire : "Au revoir."

Que si on trouvait extraordinaire un pareil amour entre deux enfants, nous répondrions : qu'il y a dans le monde des êtres fatalement doués d'une grande hâtivité d'existence. Pour ces étranges natures, la transition lente qui sépare ordinairement les sensations des sentiments n'existe pas, et elles arrivent brusquement au seuil des passions réelles à l'âge où les autres en sont encore à la rêverie.

Fatal privilège, nous le répétons, car il engendre les vieillards de vingt ans, et, si on nous permettait cette figure, creuse des rides au cœur, avant qu'on en ait au front.

Après une longue causerie toute trempée de larmes, les deux enfants surgèrent avec douleur qu'il fallait se quitter, car la nuit était venue ; néanmoins, ils se prirent de se revoir une fois encore avant le départ de Donatien, qui était fixé au lendemain soir. Donatien détacha de sa poitrine une petite médaille de *Notre-Dame-de-Bon-Secours* et la donna à son amie en souvenir de lui.

— Hélas ! je n'ai rien à te donner, moi, dit la petite avec un gros soupir. Et, comme en ce moment ils étaient arrivés dans un endroit où ils avaient l'habitude de se reposer après leurs courses joyeuses, Yvonne cueillit un bouquet de ces petites fleurs pareilles à des boutons d'or, et qui croissent particulièrement dans les landes de la Bretagne. Elle donna ces fleurs à son ami en échange de sa médaille, qu'elle avait déjà serrée sur son cœur. Donatien en fit autant du bouquet, et après s'être promis de nouveau qu'ils se reverraient une dernière fois ; ils reprirent chacun de son côté le chemin de la maison.

Cette entrevue devait être la dernière.

En effet, en rentrant chez son père, Donatien trouva un domestique de M. Baradee qui l'attendait pour l'emmener chez celui-ci, où il

devait passer la nuit, car le départ avait été avancé au lendemain matin.

Trois jours après, Donatien entra dans un des collèges de Paris avec son nouveau compagnon.

II.

Dix ans se sont écoulés entre la première et la seconde partie de cette histoire, et le courant des événements a plus que jamais séparé Donatien et Yvonne. La mort était venue deux fois dans la maison de celle-ci et l'avait un jour laissée agenouillée sur la double tombe qui la faisait orpheline. Une dame riche et charitable, prenant en pitié la pauvre enfant, l'avait emmenée avec elle. Depuis ce temps, personne dans le pays ne savait ce qu'elle était devenue, et Donatien ne put en apprendre aucune nouvelle, lorsque deux ans après son départ il était venu passer les vacances dans sa famille.

Plus tard, des sinistres simultanés amenèrent la ruine complète de M. Baradee, et l'armateur fut dans la nécessité de retirer son fils du collège avant même qu'il eût achevé son éducation. Donatien se trouvait dans le même cas, et dut ainsi renoncer aux espérances qu'on avait conçues pour son avenir, avenir auquel il s'était soumis par obéissance, et non par sympathie.

Au sortir du collège, on lui procura une place dans une grande maison industrielle. Cette position était la seule qui parût devoir lui convenir, car il était d'une nature physique trop frêle pour pouvoir se plier aux rudes labeurs d'une profession manuelle. Pourtant, Donatien était arrivé à Paris doué d'une constitution robuste, et les poumons pleins de cet air vital qui soufflait dans sa lande bretonne, mais il ne tarda pas à s'étioier entre les étroites limites de l'existence scolaire. En entrant dans l'adolescence, le jeune breton n'avait conservé de sa nature primitive qu'un esprit rebelle à toute chose imposée, et toujours prêt à quitter le terre-à-terre du positif pour s'en aller courir le grand chemin des rêves. Donatien avait été un fort mauvais élève. La science était entrée dans son cerveau et y avait grimpé presque à son insu, et sans qu'il y eût aidé par la volonté. Au sortir du collège, il se trouva pareil à un laboureur qui verrait son champ couvert de moissons sans l'avoir jamais fécondé par le soc.

Quand il eut passé deux mois devant des grands livres noirs de totaux, Donatien se sentit envahi par un ennui insurmontable. Ses moindres pensées se glaçaient au froid contact de l'arithmétique. Plusieurs fois, on l'avait repris sur les erreurs graves qu'il commettait sans cesse. Donatien n'attendit pas qu'on le remerciât, il pria son patron de disposer de sa place.

Un jour, il lui arriva de monter au hasard dans une de ces voitures qui desservent les environs de Paris.

Deux heures après, il était arrivé sur la magnifique terrasse de Saint-Germain.

Un instant, il faillit s'évanouir comme un prisonnier, qui, par une brusque transition, passerait de l'obscurité de son cachot au plein clair du soleil. L'air vif de la Seine qui le fouettait au visage le força à fermer les yeux, et il lui sembla qu'il était monté sur un cap breton, en face du ciel et de la mer—ce grand don de l'immensité. Ses pensées sortirent de leur léthargie glaciale et s'agitèrent en foule dans son âme. Il s'assit alors sur un banc, et, posant la tête dans ses mains, il songea, et, comme toujours, sa rêverie se tourna vers son pôle immuable,—le souvenir d'Yvonne.

En ce moment, distrait par un grand bruit qui semblait approcher, Donatien leva les yeux, et avec la rapidité des trépassés de la légende, il vit courir devant lui une cavalcade qui soulevait derrière elle un tourbillon de poussière. Comme s'il eût été frappé d'une commotion électrique, Donatien se redressa de toute sa hauteur, et les bras étendus vers cette vision ailée déjà disparue, il s'écria :—Yvonne ! Yvonne ! Puis il tomba à la renverse, en se heurtant le front à l'angle du banc de pierre.

Deux étrangers, qui marchaient à quelque distance, entendirent le cri et virent la chute. Ils accoururent en toute hâte. L'un d'eux examina la blessure et secourut la tête.

Un quart d'heure après Donatien, qui n'avait pas repris connaissance, était transporté dans la maison de santé que le docteur Morin dirigeait à Saint-Germain.

III.

Au bout d'un mois, Donatien était guéri de sa blessure,—seulement il était fou. Le docteur Morin, qui avait pour spécialité le traitement des aliénations mentales, entreprit de rendre la raison au sujet que le hasard lui avait envoyé ; et il garda le pauvre fou dans son établissement.

Du reste, la folie de Donatien était douce et tranquille, et n'inspirait aucune crainte. Aussi le laissait-on aller partout sans gardien. Il passait ses journées dans les jardins et cueillait toutes les fleurs jaunes qu'il trouvait. Sa chambre en était jonchée ; il en mettait partout,—jusque dans son lit. Quand elles étaient fanées il tirait de sa poitrine un petit bouquet d'herbe sèche, et les comparant aux fleurs flétries, murmurait :

— Elles sont pareilles !

Il y avait dans la maison une charmante petite fille appelée Rosette, et pour laquelle Donatien manifestait un tendre et touchant attachement. Quand il la rencontrait, il la prenait par la main et l'emménait avec lui, ou bien la faisait asseoir à son côté, et lui parlait dans une langue singulière qui la faisait rire aux éclats. Alors Donatien riait avec elle ou pleurait tout doucement, et la petite finissait par pleurer aussi. Un jour qu'ils étaient ensemble dans le jardin, le tonnerre roula tout-à-coup dans le ciel noir. Donatien se mit à genoux et força sa compagne à l'imiter ; puis il lui montra le ciel :

— Prends ta médaille, lui dit-il. La petite tira de son corsage un petit médaillon et s'agenouilla à côté de Donatien, qui commença une prière bretonne.

— Vois-tu, s'écria-t-il tout-à-coup ; vois-tu comme elle est bonne, la *Notre-Dame* ! Voici ton père qui revient avec le mien. Et il indiquait deux barques qui traversaient la rivière sur laquelle le jardin avait vue.

— Surtout, prends bien garde de la perdre ta médaille, ajouta-t-il gravement.

Une autre fois, sa petite amie ayant remarqué son amour pour les fleurs jaunes lui en apporta un gros bouquet. Donatien faillit l'étouffer sous ses baisers.

Cependant l'hiver vint ; il n'y avait plus de fleurs, ni rouges, ni blanches—ni jaunes non plus,—ce qui n'empêchait pas Donatien de courir au jardin dès qu'on le perdait de vue. Il grattait sous la neige, cherchait ses chères fleurs, et n'en trouvant pas il regardait le bouquet d'herbe sèche qu'il portait toujours caché sur sa poitrine.

Un jour il le mit dans un verre d'eau et resta plus de six heures immobile, espérant sans doute le voir reverdir. A la fin, il s'imagina que cette épreuve avait réussi. Dès lors il trempa tous les matins son bouquet